

CARNET MONDAIN.

- 8 Janvier—Bal des Chevaliers de la Nlle. Nitt.
10 Janvier—Bal de Nérée.
12 Janvier—Bal des Mittens.
17 Janvier—Bal des Olympiens.
21 Janvier—Bal des Faïstallians.
24 Janvier—Bal des Mythras.
25 Janvier—Bal des Mystic Mails.
26 Janvier—Bal de l'Obéron.
31 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
4 Février—Bal de Momus.
7 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, 10 h., 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (5, 10, 11, 11).

La Prospérité de la Guinée française.

L'année 1909 sera certainement la plus prospère qu'ait encore connue la Guinée française. Les exportations seront supérieures de 5 millions à celles de l'année précédente.

Les importations ont suivi ce mouvement, car les approvisionnements dépendent des facilités d'achat de l'indigène et les seuls besoins représentent plus de deux millions sur l'année dernière.

Quant au chemin de fer en construction de Ouakary au Niger, dont une grande partie est déjà en exploitation, son trafic s'est naturellement ressenti de cette prospérité, et les bénéfices réalisés par le transport des produits de commerce sont plus d'un million.

Bac pris dans les glaces. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

Folie subite. Philadelphie, 28 décembre.—M. Bernard H. B. vice-président et directeur général du service des marchandises de la compagnie de chemin de fer de Philadelphie et Reading, est devenu subitement, fort furieux, ce matin après son arrivée dans ses bureaux. On attribue sa démente à un accès de travail.

M. Bail était considéré comme une autorité sur les questions de chemin de fer aux Etats-Unis.

Un coup de feu. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

Un coup de feu. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

Un coup de feu. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

Un coup de feu. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

Un coup de feu. Bridgeport, Ohio, 28 déc.—L'fer-yboat "Charon" faisant un service régulier entre les villes de Belleair, O., et Greenwood, Vir. Occ., a été pris dans les glaces hier soir sur l'Ohio, et les soixante passagers qui se trouvaient à bord ont passé la nuit dans des transes mortelles attendant à chaque instant de voir sombrer le bâtiment.

DANS LA MARINE. NOS FUTURS CUIRASSÉS.

Chronique parisienne.

Le ministre de la marine vient d'envoyer au port de Brest l'ordre de disposer des cales de construction de l'arsenal en vue de l'édification sur cette cale d'un cuirassé de 23 000 tonnes.

Tel est, en effet, le tonnage qu'auront nos futurs cuirassés. Que nous voilà loin du temps où l'on qualifiait de "mastodontes" et de "cathédrales de mer", des navires de 11 000 tonnes, comme le "Magenta" et le "Marceau"!

Nous n'avons pas jugé devoir aller si loin. Nous nous bornons à 23 000 tonnes, ce qui est déjà un joli chiffre. Les caractéristiques de ces bâtiments ont été indiquées par le Conseil supérieur de la marine dans sa dernière session et leurs plans et devis préliminaires sont actuellement dressés, de manière qu'au 1er janvier on soit en mesure de passer aux plans de détails et ensuite aux commandes, dès que le Parlement aura approuvé les crédits qui lui seront demandés.

Les crédits dont il s'agit sont alloués à 2 cuirassés, — l'un devant être construit à Brest, l'autre à Lorient.

Ce n'est pas, tant s'en faut, hélas! 2 nouveaux cuirassés qui nous seraient nécessaires pour mettre notre marine en situation convenable vis-à-vis des marines rivales et pour la relever du quatrième rang qu'elle occupe actuellement, — après avoir, pendant tant de siècles et il y a si peu de temps encore, occupé le second. Mais la dépense à laquelle entraînera la mise en chantier de ces deux grandes unités de combat est telle que le ministre de la marine a pu obtenir du ministre des finances, et force a été à l'amiral de Lapeyrière d'en passer par où le voulait celui de ses collègues qui tient les cordons de la bourse.

Si l'on songe que, depuis 1906, année où furent décidés, sur l'assistance de M. Thomson, nos six grands cuirassés du type "Danton", si l'on songe, disons-nous, que depuis cette époque aucun cuirassé n'a été commandé par nous et que nous en sommes encore, à l'heure présente, à attendre l'entrée en service de ces six navires qui seront nos premiers "Dreadnoughts", alors que les autres grandes marines en comptent déjà plusieurs dans leurs escadres, on comprendra aisément que nous sommes distancés de trop loin pour que deux cuirassés puissent rétablir les choses à notre profit.

Voici des chiffres à ce propos: en 1910, l'Allemagne lancera 5 "Dreadnoughts" qui, joints aux 8 qu'elle possède déjà, lui donneront 13 grands cuirassés modernes auxquel nous n'aurons qu'à opposer, en 1911, que nos 6 "Dantons", en admettant, ce qui n'est pas sûr du tout, qu'ils soient prêts cette année-là. En 1914, nous aurons toujours nos 6 "Dantons", tandis que l'Allemagne, pour se parer de d'elle, comptera alors 17 "Dreadnoughts".

Si nous voulons — non pas égaliser l'Allemagne sur mer, ce qui n'est pas possible! — mais simplement ne pas trop décliner du rang qui convient à une grande puissance maritime, le budget s'affirme donc urgent pour nous de commander très vite au moins six grands cuirassés, de façon que nous ayons en 1914 une douzaine de ces puissantes unités modernes qui seules comptent aujourd'hui dans le développement des flottes. Malheureusement, les ressources budgétaires ne nous permettent pas de faire cet effort et il faut nous résigner à deux cuirassés seulement pour l'exercice 1910. Les autres viendront plus tard.

Quoi qu'il en soit, voici les données générales de ces bâtiments. Ils auront 23 000 tonnes de déplacement et leurs machines devront leur faire filer 20 nœuds au moins, avec des chaudières à gros tubes Belleville ou Niclausse. Les port-ront comme armement principal 12 canons de 30 centimètres répartis dans 6 tourelles cuirassées à 2 pièces — les tourelles à 3 pièces ont été écartées par le ministre. Ils auront comme armement secondaire 18 canons de 14 centimètres qui seront enfermés dans une sorte de redoute centrale cuirassée à une grande épaisseur, et qui seront ainsi à l'abri de tous les projectiles de moyen calibre et, dans une certaine mesure, des obus de gros calibre. Les bases des cheminées se trouveront elles aussi à l'abri de cette redoute cuirassée!

Les avantages d'une batterie imposante de canons de moyen calibre, tirant 8 à 10 coups à la minute et procurant une réelle "densité de feu", ont été confirmés par les expériences exécutées sur le "Iéna". Il en est de même du bénéfice que l'on retirera à avoir cette batterie protégée par un blindage. Les tirs sur le "Iéna" ont, en effet, mis en évidence cette vérité qu'un blindage mince aggrave les effets de destruction plus qu'il ne les atténue. Il est ainsi montré qu'une protection partielle, destinée à défendre tel ou tel organe contre les coups de l'artillerie moyenne, était plus nuisible qu'utile.

Nos futurs cuirassés seront donc, au point de vue de la protection, dans des conditions excellentes. On les a cependant, dans une revue étrangère, qui, il est vrai, ne les connaissait qu'approximativement, déclarés trop peu armés en gros canons par rapport à d'autres navires connus et en service. Cette assertion n'est pas fondée. En fait, avec leurs 12 canons de 30 centimètres, nos cuirassés futurs seront, sous le rapport de l'armement de gros calibre: Supérieurs à 16 des "Dreadnought" anglais, à 6 des "Dreadnought" allemands, à 4 des "Dreadnought" japonais, à 6 des "Dreadnought" américains; Egaux à 6 des "Dreadnought" allemands, à 3 des "Dreadnought" japonais, à 2 des "Dreadnought" américains, à 2 des "Dreadnought" russes, à 2 des "Dreadnought" italiens, à 3 des "Dreadnought" brésiliens; Inférieurs à 4 des "Dreadnought" anglais, lesquels porteront dix canons plus forts que les nôtres, mais qui, comme on l'a vu plus haut, déplaceront 25 000 tonnes.

Telle est la comparaison qu'on peut faire entre nos prochaines grandes unités de combat et celles des étrangers. Elle n'a rien de désobligeant pour les nôtres; au contraire. Et tout serait pour le mieux si cette liste ne révélait pas oralement l'infériorité numérique que dans laquelle nous nous trouvons.

De moins, doit-on reconnaître que l'amiral de Lapeyrière a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que les navires en question soient construits rapidement et pour éviter le retard de construction qui provient d'une insuffisance de l'état de préliminaire des plans et devis. Grâce aux mesures qu'a prises le ministre et dont il entend poursuivre énergiquement l'application, les ordres de mise en chantier se feront, pour la première fois, dans les conditions désirables de préparation complète qui garantiront l'achèvement en trois ans de ces formidables bâtiments.

MARCO LANDRY.

La question du degré de confiance qu'on doit accorder aux rêves et à leur interprétation est très controversée. Voici quelques faits curieux qui peuvent alimenter la discussion. M. Carnock travaillait depuis quatre ans à chercher la clef du langage chiffré dans lequel le fameux prédicateur méthodiste Wesley avait rédigé son journal, lorsqu'un nuit, il eut en rêve la révélation du point secret qui l'arrêta. — M. Carter, un grand fabricant d'objets en ivoire, étudiait il y a un demi-siècle la construction d'une machine à tourner les billes de billard: travail de haute précision et dans lequel il faut éviter tout déchet inutile, une nuit, il se réveille en sursaut, et dit à sa femme: "Je le tiens!" et se précipite dans son cabinet de travail pour prendre note du dernier perfectionnement qu'il avait trouvé en rêve. — On cite plusieurs cas où des crimes mystérieux ont été éclaircis par un songe survenu à un parent de la victime. — Une dame de l'aristocratie romaine eut en rêve la révélation de la catastrophe de Messine, deux nuits avant sa réalisation. Elle avait même écrit au roi d'Italie, pour le prévenir, une lettre conservée à l'Académie de médecine.

La Mode en 1830. Un journal de cette époque indique à ses lecteurs une nouvelle coiffure d'homme dite "à la Perinet". Les cheveux séparés en deux parties par une raie très exacte faite au-dessus de l'œil gauche; de ce côté les cheveux retombaient "soutenus par un léger cordon", très lisse en dehors et faisant un peu le rond; à l'inverse d'une boucle, le bout des cheveux rentré en dedans. Le grand côté aussi très lisse et pompadé à la racine, légèrement crispé au-dessus du front, se relevant pas du tout en papillote et retombant presque à plat sur l'oreille. C'était, paraît-il, une obligation que d'adopter cette coiffure compliquée et d'ailleurs considérée comme "incontestablement diabolique et fort mal seyante."

THEATRE DE L'OPERA.

La troisième représentation de Hansel et Gretel a eu lieu, hier soir, devant une salle presque comble.

Pour demain soir, la Direction qui s'efforce de plaire aux habitués du théâtre en variant autant qu'en son pouvoir les spectacles, annonce Carmen, l'opéra de Bizet qui, toujours attire la foule. Mlle Sterckmans, la séduisante divette de la troupe d'opérette, remplira le rôle de Carmen, et M. Zocchi, celui de Don José, et c'est dire qu'une soirée charmante est promise aux abonnés du jeudi.

Le spectacle sera rendu plus attrayant encore par l'exécution de deux danses, dans l'une figurera Mlle Hanssens, dans l'autre paraîtront Mmes Fabris, Hanssens et Cotonini ainsi que tout le corps de ballet.

Samedi, premier jour de l'Année nouvelle, grande matinée avec Hansel et Gretel au programme. En la circonstance, deux ballets-poupées seront données aux deux fillettes qui décoreront un sourire de la Fée Patience.

Dimanche, Matin le jour, et Miss Héloïse le soir. A ce sujet, plusieurs opéras nouveaux et la reprise du Troisième.

Bourse offerte à l'évêque M. Golerick. Duluth, Minn., 28 décembre.—Une bourse de \$7,000 a été présentée hier soir à l'Auditorium de la Cathédrale au T. Rev. James McGolrick, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa consécration comme évêque du diocèse de Duluth. La somme tout entière a été immédiatement affectée par l'évêque au fonds du nouvel orphelinat. La bourse avait été souscrite par de nombreux résidents de Duluth.

Brûlés vifs. Dubois, Pie, 28 décembre.—Sept enfants en bas âge ont été incinérés et trois personnes mortellement brûlées, la nuit dernière, pendant un incendie qui a détruit la maison du mineur Stephen Bronovsky, à Sykeville, Pie. Le feu a été causé par un calorifère surchargé.

Duel dans le Mississipi. Gidd Williams, un homme de couleur, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier après-midi pour se faire soigner à l'hôpital. Il souffre de graves blessures au corps reçues dans une querelle avec un nommé Tom Wilder à Millard, Miss.

Williams prétend qu'il a été attaqué par Wilder qui accompagnait un ami à un coup de revolver sur lui après l'avoir blessé avec un couteau. Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et militaires, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" et quotidiennes. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous y ajoutons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

GRESOENT. Pour se faire du bon sang pendant quelques heures il faut aller au Gresoent voir Ward et Vokes et leurs joyeux partenaires dans "The Promoters", une comédie musicale extraordinairement amusante. En matinée demain.

ORPHEUM. L'intéressant programme de l'Orpheum est parfaitement exécuté et il maintient la vogue du

LA CLEF DES RONGES.

La question du degré de confiance qu'on doit accorder aux rêves et à leur interprétation est très controversée. Voici quelques faits curieux qui peuvent alimenter la discussion. M. Carnock travaillait depuis quatre ans à chercher la clef du langage chiffré dans lequel le fameux prédicateur méthodiste Wesley avait rédigé son journal, lorsqu'un nuit, il eut en rêve la révélation du point secret qui l'arrêta.

M. Carter, un grand fabricant d'objets en ivoire, étudiait il y a un demi-siècle la construction d'une machine à tourner les billes de billard: travail de haute précision et dans lequel il faut éviter tout déchet inutile, une nuit, il se réveille en sursaut, et dit à sa femme: "Je le tiens!" et se précipite dans son cabinet de travail pour prendre note du dernier perfectionnement qu'il avait trouvé en rêve.

On cite plusieurs cas où des crimes mystérieux ont été éclaircis par un songe survenu à un parent de la victime. — Une dame de l'aristocratie romaine eut en rêve la révélation de la catastrophe de Messine, deux nuits avant sa réalisation. Elle avait même écrit au roi d'Italie, pour le prévenir, une lettre conservée à l'Académie de médecine.

La Mode en 1830. Un journal de cette époque indique à ses lecteurs une nouvelle coiffure d'homme dite "à la Perinet". Les cheveux séparés en deux parties par une raie très exacte faite au-dessus de l'œil gauche; de ce côté les cheveux retombaient "soutenus par un léger cordon", très lisse en dehors et faisant un peu le rond; à l'inverse d'une boucle, le bout des cheveux rentré en dedans. Le grand côté aussi très lisse et pompadé à la racine, légèrement crispé au-dessus du front, se relevant pas du tout en papillote et retombant presque à plat sur l'oreille.

C'était, paraît-il, une obligation que d'adopter cette coiffure compliquée et d'ailleurs considérée comme "incontestablement diabolique et fort mal seyante."

THEATRES. TULANE. La salle de l'élegant théâtre de la rue Baronne a peine à contenir la foule qui s'y presse chaque soir pour assister à la représentation de "The Merry Widow", la populaire opérette de Franz Lehár.

Ce succès est dû à une interprétation excellente et à une mise en scène incomparable. En matinée aujourd'hui.

GRESOENT. Pour se faire du bon sang pendant quelques heures il faut aller au Gresoent voir Ward et Vokes et leurs joyeux partenaires dans "The Promoters", une comédie musicale extraordinairement amusante. En matinée demain.

ORPHEUM. L'intéressant programme de l'Orpheum est parfaitement exécuté et il maintient la vogue du

HOTEL DE VILLE.

Les 800 admissions pour la construction d'une annexe aux écoles Micheloud No 2 et 3 ont été ouvertes lundi soir en présence du contrôleur de la ville, M. Kennedy et des membres du comité de finances.

Six soumissions portant sur des sommes de \$10,000 à \$15,000 ont été reçues et soumises à l'ingénieur de la ville, M. Hardee, qui rendra son rapport dans le courant de la semaine.

Les retardataires qui n'ont pas encore acquitté leur "poll-tax" pour plus de trois jours pour le faire. Les bureaux du trésorier de la ville seront définitivement fermés vendredi soir à 4 heures, au lieu de huit heures comme c'était les années précédentes.

Le montant des "poll-tax" perçus jusqu'à cette année s'élève à 28,000 dollars, une augmentation de plus de 5,000 dollars sur l'année dernière.

Disparition. Mary Chapman, une femme de couleur domiciliée 2614 rue Howard, a rapporté hier à la police la mystérieuse disparition de sa fille Clara, une étudiante de l'Université Southern.

En même temps que la disparition de sa fille, elle a constaté l'absence de deux bagues en diamant qu'elle tenait cachées dans une armoire.

La police a ouvert une enquête et recherché à l'heure actuelle la jeune fille et les bagues.

INCENDIE. A six heures et demie, hier matin, le magasin de A. J. Ferchard, situé à l'angle des rues Bourbon et Giro, a été détruit et partiellement incendié. La batisse appartenant à Eugène Dautrive était voisine à \$100.

UNE ANNEE D'ANGOISSES. Demangeaison Intense d'Eczeema le Desesperait—Chirurgien en Chef d'un Hôpital de Londres n'avait Jamais Vu si Mauvais Cas—Peu ou Point de Soulagement Jusqu'au Jour où

OUTIQUA FIT OESSER SON INSUPPORTABLE TORTURE. "J'eu à Londres, il y a près de quatre ans, sur les chevilles et les pieds des croûtes énormes et douloureuses qui me démaillèrent horriblement. Les croûtes tombèrent après quelques jours, mais les croûtes sur les bras et les coudes étaient si dures que je ne pouvais marcher. Je n'avais plus de sommeil, et je me sentais fatigué et malade. Des plaques rouges paraissent ensuite, avec inflammation et sensibilité. Dix jours après des croûtes se formaient sur les bras, les coudes et les mains. On me conseilla d'aller à l'hôpital des maladies de la peau. Je le fis et me fis un traitement de dehors pendant un mois ou plus, le chirurgien en chef disait: "Je n'ai jamais vu un cas aussi mauvais de croûtes." J'y obtins cependant, peu ou point de soulagement. Les croûtes recommencèrent à se former, et je me sentais de plus en plus malade. Je me sentais fatigué et malade. Des plaques rouges paraissent ensuite, avec inflammation et sensibilité. Dix jours après des croûtes se formaient sur les bras, les coudes et les mains. On me conseilla d'aller à l'hôpital des maladies de la peau. Je le fis et me fis un traitement de dehors pendant un mois ou plus, le chirurgien en chef disait: "Je n'ai jamais vu un cas aussi mauvais de croûtes." J'y obtins cependant, peu ou point de soulagement. Les croûtes recommencèrent à se former, et je me sentais de plus en plus malade.

Le feu a été causé par un calorifère surchargé.

Williams prétend qu'il a été attaqué par Wilder qui accompagnait un ami à un coup de revolver sur lui après l'avoir blessé avec un couteau.

Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Williams a, dit-il, tiré à son tour sur ses agresseurs et a tué Wilder.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT

CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

XII LE SERMENT (Suite.)

par un des boqueteaux de la plaine. Bientôt on put distinguer leur visage. — M. d'Angeville et son ami de Virgny, dit la baronne. — Une bonne et heureuse visite! déclara son mari.

Et aussitôt il alla à la fenêtre et appela de nouveau: — Colin!... Mathieu! Cette fois, un vieux, sec et à demi-boiteux, mais vigoureux encore, sortit d'une grange, clopin-clopant, et, en approchant de la maison, il prit son cheval pour le conduire à l'écurie.

La réception fut cordiale. Jacques d'Angeville expliqua qu'il venait remercier ses voisins de la part qu'ils prenaient à son deuil et des marques d'amitié qu'ils lui avaient données.

Les mains se serrèrent chaleureusement. Jacques et Suzanne n'avaient pas besoin de se parler. — L'œil vous se disait sans cesse la joie qu'ils avaient de se retrouver à l'improvise.

Et tout à coup Jean de Virgny, dont le regard ne pouvait se détacher de deux yeux de

Suzanne, entendit la brune Charlotte qui lui disait: — Tu n'as pas encore de femme de chambre? — Je ne trouve pas ce que je voudrais... Il me faut une bonne et honnête fille, sûre et dévouée... J'ai beau chercher... rien. Je regrette infiniment ma pauvre Louise! — Elle est heureuse en ménage? — Tout à fait. — Et ses affaires? — Excellentes. Je suis allée la voir il y a huit jours. Leur mariage ne déçoit pas.

— Quelle asserge? demanda distraitemment de Virgny. — Le Lion d'argent. — Où ça? — A Villequier. — Connais-tu l'asserge? — Non, mais elle a une longue queue, cette Louise? — Quinze ans. Ma mère l'avait prise toute jeune, presque enfant. C'est une excellente nature.

La brune Charlotte déclara: — Tu as en vérité de la malheur de la perdre. Tu ne serais mieux en quatre pour ça. — C'est vrai, mais elle aimait son fâter. — Un ancien maître d'hôtel de mon père observa d'Angeville. Ça brave et honnête garçon. — Bonquet? demanda Jean de Virgny. — Oui. — Je crois bien! fit-il. Suzanne reprit:

— Elle m'a demandé conseil. Je l'ai engagé à épouser. Je la regrette bien!... Le premier soin d'un agriculteur digne de ce nom est de montrer à ses bêtes ses éléves, son troupeau, ses laitières, ses récoltes. Le baron de Glatigny ne faillit pas à son devoir. Après avoir offert aux deux amis un verre de liqueur pour trinquer à la vieille mode de Normandie, il les entraîna dans ses écuries et leurs fit remarquer ses poulainières et ses bêtes à corne, mais ce n'était pas l'affaire du compagnon de Jacques d'Angeville.

Il s'occupait d'abord de son moment où le baron de Glatigny donnait à Jeanne sa main, la géologie d'un bureau d'opéra très distinguée, d'harmonie pure, laissait son ami aux prises avec cet éléveur forcé et s'en alla harponner la petite baronne par un bras. Il le gâcha sans peine sous le sien et lui dit: — Je suis chargé d'une démarche auprès de vous. — Ah! — Vous avez été assez bonne pour me donner l'autre jour un renseignement... J'en voudrais un de plus.

— Ser-quoi? — Vous savez bien. — Il s'agit de Suzanne? — Parfaitement. — Eh bien!

— La situation, que devient-elle? — C'est pour votre ami d'Angeville que vous me le demandez? — Votre opinion... — Sans garantie?... Il sourit et elle se décida. — Eh bien! dit-elle, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je la crois très malheureuse. — Mais vous n'en êtes qu'aux suppositions?... — Mieux que cela, à une certitude... — Sur quoi la bases-vous? — Sur ce que je vois et surtout sur ce que je devine. — Vous n'avez donc aucune confiance en moi que je suis content de vous arracher les paroles une à une? — Charlotte soupira: — C'est très délicat, ce que vous me demandez. Suzanne, je vous l'ai déjà dit, ne m'a fait aucune confiance. Ce qu'elle souffre, elle le cache avec soin... — Ecoutez, reprit l'ancien lieutenant. Je vous affirme de nouveau que nous ne sommes dirigés, Jacques et moi, que par un sentiment d'affection, dégagé de ce que nous pourrions appeler toute espérance personnelle. Nous n'avons qu'un désir, celui de la savoir heureuse, respectée d'un mari qu'elle aurait pu mieux choisir, mais que pourtant — je vous le jure encore — nous voudrions savoir digne d'elle et capable d'assurer sa sécurité et son repos. Or, nous voyons de loin et nous ne voyons qu'une chose, c'est qu'il court de faibles bruits dans le pays. Si c'est ce que vous êtes toujours, une bonne et charitable personne, rasségez-vous. — Vous en savez autant que moi. Suzanne est trop fière pour se plaindre. — Même à son amie? — Même à moi. Vous entendez, elle n'a pas osé échapper au mot amer contre son mari. Surtout, elle est trop intelligente, trop fine, trop femme, en un mot, pour être la dague de personne et surtout de M. Dufresne. Depuis quelque temps ses absences sont devenues très fréquentes. Il ne se donne même plus la peine de les expliquer ni d'invoquer des prétextes. Il va et vient, reste à sa propriété de Villequier, à deux pas d'Angeville, ou file à Paris sans qu'on sache où il est, si ce n'est par suite de suppositions que Suzanne m'interroge même pas. Je ne doute pas, puisqu'il fait tout ce qu'il faut, qu'il n'ait pas, la rage de débauche ne doit pas égarer son sens, au moment peut-être peut-être où on y pensera le moins. Peut-être les esprits sont montés, le plus fatidic incident met le feu aux poudres. — Vous redoutez l'explosion? — Hélas! O jour là Dieu sait

— Elle m'a demandé conseil. Je l'ai engagé à épouser. Je la regrette bien!... Le premier soin d'un agriculteur digne de ce nom est de montrer à ses bêtes ses éléves, son troupeau, ses laitières, ses récoltes. Le baron de Glatigny ne faillit pas à son devoir. Après avoir offert aux deux amis un verre de liqueur pour trinquer à la vieille mode de Normandie, il les entraîna dans ses écuries et leurs fit remarquer ses poulainières et ses bêtes à corne, mais ce n'était pas l'affaire du compagnon de Jacques d'Angeville.

Il s'occupait d'abord de son moment où le baron de Glatigny donnait à Jeanne sa main, la géologie d'un bureau d'opéra très distinguée, d'harmonie pure, laissait son ami aux prises avec cet éléveur forcé et s'en alla harponner la petite baronne par un bras. Il le gâcha sans peine sous le sien et lui dit: — Je suis chargé d'une démarche auprès de vous. — Ah! — Vous avez été assez bonne pour me donner l'autre jour un renseignement... J'en voudrais un de plus.

— Ser-quoi? — Vous savez bien. — Il s'agit de Suzanne? — Parfaitement. — Eh bien!

— La situation, que devient-elle? — C'est pour votre ami d'Angeville que vous me le demandez? — Votre opinion... — Sans garantie?... Il sourit et elle se décida. — Eh bien! dit-elle, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je la crois très malheureuse. — Mais vous n'en êtes qu'aux suppositions?... — Mieux que cela, à une certitude... — Sur quoi la bases-vous? — Sur ce que je vois et surtout sur ce que je devine. — Vous n'avez donc aucune confiance en moi que je suis content de vous arracher les paroles une à une? — Charlotte soupira: — C'est très délicat, ce que vous me demandez. Suzanne, je vous l'ai déjà dit, ne m'a fait aucune confiance. Ce qu'elle souffre, elle le cache avec soin... — Ecoutez, reprit l'ancien lieutenant. Je vous affirme de nouveau que nous ne sommes dirigés, Jacques et moi, que par un sentiment d'affection, dégagé de ce que nous pourrions appeler toute espérance personnelle. Nous n'avons qu'un désir, celui de la savoir heureuse, respectée d'un mari qu'elle aurait pu mieux choisir, mais que pourtant — je vous le jure encore — nous voudrions savoir digne d'elle et capable d'assurer sa sécurité et son repos. Or, nous voyons de loin et nous ne voyons qu'une chose, c'est qu'il court de faibles bruits dans le pays. Si c'est ce que vous êtes toujours, une bonne et charitable personne, rasségez-vous. — Vous en savez autant que moi. Suzanne est trop fière pour se plaindre. — Même à son amie? — Même à moi. Vous entendez, elle n'a pas osé échapper au mot amer contre son mari. Surtout, elle est trop intelligente, trop fine, trop femme, en un mot, pour être la dague de personne et surtout de M. Dufresne. Depuis quelque temps ses absences sont devenues très fréquentes. Il ne se donne même plus la peine de les expliquer ni d'invoquer des prétextes. Il va et vient, reste à sa propriété de Villequier, à deux pas d'Angeville, ou file à Paris sans qu'on sache où il est, si ce n'est par suite de suppositions que Suzanne m'interroge même pas. Je ne doute pas, puisqu'il fait tout ce qu'il faut, qu'il n'ait pas, la rage de débauche ne doit pas égarer son sens, au moment peut-être peut-être où on y pensera le moins. Peut-être les esprits sont montés, le plus fatidic incident met le feu aux poudres. — Vous redoutez l'explosion? — Hélas! O jour là Dieu sait

— Elle m'a demandé conseil. Je l'ai engagé à épouser. Je la regrette bien!... Le premier soin d'un agriculteur digne de ce nom est de montrer à ses bêtes ses éléves, son troupeau, ses laitières, ses récoltes. Le baron de Glatigny ne faillit pas à son devoir. Après avoir offert aux deux amis un verre de liqueur pour trinquer à la vieille mode de Normandie, il les entraîna dans ses écuries et leurs fit remarquer ses poulainières et ses bêtes à corne, mais ce n'était pas l'affaire du compagnon de Jacques d'Angeville.

Il s'occupait d'abord de son moment où le baron de Glatigny donnait à Jeanne sa main, la géologie d'un bureau d'opéra très distinguée, d'harmonie pure, laissait son ami aux prises avec cet éléveur forcé et s'en alla harponner la petite baronne par un bras. Il le gâcha sans peine sous le sien et lui dit: — Je suis chargé d'une démarche auprès de vous. — Ah! — Vous avez été assez bonne pour me donner l'autre jour un renseignement... J'en voudrais un de plus.

— Ser-quoi? — Vous savez bien. — Il s'agit de Suzanne? — Parfaitement. — Eh bien!

— Elle m'a demandé conseil. Je l'ai engagé à épouser. Je la regrette bien!... Le premier soin d'un agriculteur digne de ce nom est de montrer à ses bêtes ses éléves, son troupeau, ses laitières, ses récoltes. Le baron de Glatigny ne faillit pas à son devoir. Après avoir offert aux deux amis un verre de liqueur pour trinquer à la vieille mode de Normandie, il les entraîna dans ses écuries et leurs fit remarquer ses poulainières et ses bêtes à corne, mais ce n'était pas l'affaire du compagnon de Jacques d'Angeville.